

– Ça ne vous manque pas, la montagne ?

Ce n'était pas la première fois que la brigadière Delvaux posait la question. Elle connaissait la réponse, mais avait visiblement du mal à supporter le silence.

– Moi, ça me manquerait. Ce n'est pas que j'aime particulièrement la montagne, mais si j'y avais passé ma vie, j'aurais eu du mal à changer de décor. Enfin, je dis ça, je suis née à trente kilomètres d'ici et je donnerais tout pour partir. Vous ne trouvez pas ça mortel, vous ? Mortel, pas dans le sens génial, mortel dans le sens « envie de se tirer une balle » ?

– Si, mais je ne pouvais pas rester chez moi.

– À cause de votre fille, c'est ça ?

La question s'évapora une nouvelle fois dans l'habitacle de la voiture. La jeune femme abandonna l'espoir de discuter avec Gange et laissa son regard se noyer dans l'immensité des plaines de la Beauce. Des champs à perte de vue, des sillons tracés au cordeau, quelques corbeaux et éperviers pour donner un semblant de vie. Un quadrillage déprimant traversé tôt le matin pour constater une effraction sur une porte de jardin à Blandy, bled perdu du fin fond de l'Essonne.

– J'aime autant que tu me tutoies si on doit être coéquipiers.

La brigadière se demanda un instant si elle n'avait pas rêvé.

– Sérieux ?

– Ça te paraît trop compliqué ?

– Non, mais d'un coup, ça fait bizarre.

– Qu'est-ce qui fait bizarre ?

– Ben, vous. Enfin, toi. On fait cinquante kilomètres sans se dire un mot, je rame comme une dingue pour qu'on ne s'endorme pas, et là, d'un coup, on se tutoie !

– Ça t'embête ?

– Non, ça me surprend. Déjà que vous aligniez plus de trois mots sans y être obligé, je ne m'y attendais pas, alors qu'on se tutoie !

La jeune femme avait raison, Gange ne faisait aucun effort pour communiquer et méritait la réputation de sauvage qu'il s'était faite en intégrant le commissariat d'Étampes. On ne lui avait fait aucun cadeau en l'accueillant, mais lui n'avait rien fait pour se faire accepter. Il avait atterri ici, non par choix, mais parce que Gaëlle y habitait et que c'était l'accord qu'ils avaient trouvé pour partager la garde de leur fille qui venait d'entrer en C.E.1. Il avait pris le premier appartement venu, un trois-pièces en centre-ville, tout près de l'école. Cela faisait presque un mois. Si sa priorité restait Marine, il avait aussi un travail à accomplir et une vie sociale à reconstruire. Il fallait sans doute du temps, mais la vérité était qu'il n'avait toujours pas digéré l'affaire de l'*Abbaye blanche* et encore moins l'échec de son couple. Il vivait comme un zombie que rien n'affectait, pas même le surnom « autiste des montagnes » qui traînait dans les couloirs du commissariat.

- Tu m'appelles Mathieu, et je t'appelle Samantha. Ça te va ?
- Samantha, c'est dans *Ma sorcière bien-aimée*. Je préfère Sam !
- Ça ne fait pas très féminin, Sam.
- Tu trouves que j'ai l'air féminine en uniforme ?

Non, elle ne l'était pas. Gange ne l'avait d'ailleurs jamais vue habillée autrement et se demandait si elle était du genre à porter robes et ballerines. Ses cheveux courts et l'absence de maquillage lui donnaient un air de garçon manqué, mais Gange avait appris à ne pas juger sur des détails. Samantha Delvaux venait de fêter ses vingt-quatre ans en même temps que son diplôme de brigadière ; sa carrière dans la police s'annonçait longue et pénible dans sa Beauce natale.

Il était à peine dix heures du matin lorsque la radio crépita. Gange mit plus fort et écouta le message de la station directrice. Un Delta Charlie Delta venait de se produire, toutes les voitures disponibles étaient priées de se rendre au 65, rue des Barricades.

- Tu sais où c'est ?
- C'est une rue en sens unique dans la rue de la République, on y est dans deux minutes.

Gange avait encore du mal à se repérer dans cette ancienne ville royale de vingt-cinq mille habitants. Il s'y était promené quelquefois, seul ou avec Marine, avait découvert des petites rues où passait à peine une voiture, des maisons bourgeoises dissimulées derrière de hauts murs, et même quelques vestiges du Moyen Âge. Paris était à moins d'une heure en voiture, Étampes ne faisait pas partie de sa banlieue, mais comparé au

Jura, il y avait un monde. Il avait ressenti la nervosité de la vie francilienne, les gens pressés, les impatiences agressives dans les files d'attente, à la poste ou à la boulangerie. Il avait été choqué par le manque de civisme des automobilistes, des gens de tout âge stationnant en double file pour aller acheter une baguette ou un paquet de cigarettes. Les parkings n'offraient pas beaucoup de places, mais ils étaient nombreux. Rien n'y faisait, chacun prenait ses aises, actionnant ses warnings pour justifier l'injustifiable. Les heures de pointe rimaient souvent avec embouteillages, engueulades et tête froissée.

– Là, à gauche ! indiqua Sam. Il y a Leberre qui bloque la rue.

Gange reconnut le gardien de la paix qui les laissa passer. Le 65 de la rue des Barricades se situait au bout à droite. De l'autre côté, un deuxième flic en interdisait l'accès, bien que la rue soit en sens unique.

– La vache, ça doit être sérieux, ils sont déjà une dizaine ! s'exclama la brigadière tout excitée.

Compte tenu de son âge et de son expérience, Gange pensa que c'était la première grosse affaire qu'elle voyait de près. Des voisins en pyjama et robe de chambre profitaient de l'agitation depuis leur jardin ; d'autres, plus hardis, se risquaient à venir aux nouvelles avant de se faire rembarrer. Dissimulé derrière le rideau d'une chambre au premier étage, Gange aperçut un gamin en train de filmer la scène. De sa position privilégiée, il avait une vue plongeante sur le devant de la maison où un drame venait de ternir la matinée.

En arrivant devant le 65, Gange reconnut certains collègues, mais ne parvint pas à mettre un nom sur tous les visages. La rue était étroite et il allait devoir trouver une place plus loin pour ne pas gêner l'arrivée du légiste et d'une ou plusieurs ambulances. En jetant un coup d'œil par le portail ouvert, il entrevit un adolescent au visage fermé, menotté et encadré par deux policiers.

– C'est un ado ! s'exclama Sam.

Gange allait lui répondre lorsqu'une voiture klaxonna nerveusement derrière eux. Il s'apprêtait à dégager le passage quand il reconnut l'homme qui sortait de sa voiture pour venir à sa rencontre.

– Lieutenant Gange, on n'a pas besoin de vous ici !

Parmi les gens qui ne lui avaient pas facilité la tâche pour s'intégrer, le commissaire Marcoen trônait en haut de la liste. L'homme n'y était pas allé par quatre chemins et avait précisé d'emblée, en le convoquant dans son bureau, qu'avec lui les choses étaient simples : on pliait ou on cassait. Il se chargeait d'ailleurs personnellement de la deuxième option. Gange

était arrivé précédé de sa réputation : pas question de jouer les fortes têtes, on n'était pas dans le Jura, le bla-bla habituel badigeonné à la testostérone. Marcoen avait expliqué qu'il avait déjà un lieutenant en poste et qu'il ne comprenait pas pourquoi on lui en avait collé un deuxième. Pour cette raison, il ne lui confierait que des missions subalternes, pas de quoi fanfaronner dans la presse ou auprès des collègues. En se préparant à une entrevue musclée, Marcoen s'était toutefois trompé sur toute la ligne. Gange avait même perçu une réelle déception lorsqu'il répondit qu'il était justement là pour qu'on l'oublie, qu'il avait trop souffert de son exposition médiatique, et que, s'il y avait de la paperasse en retard, il était d'accord pour installer son bureau aux archives. Pris de court, Marcoen n'avait pas osé demander si Gange se foutait de lui. Il s'était alors radouci et avait dit que ça n'irait pas jusque-là. Depuis ce jour, les deux hommes se parlaient le moins possible.

– À vos ordres, patron. D'autant que j'ai horreur des caméras.

Sam avait ouvert sa portière, mais hésita à sortir en voyant Gange enclencher la première. Marcoen jeta un coup d'œil des deux côtés de la rue pour vérifier qu'aucun journaliste ne pouvait approcher et continua sur le même ton, plus autoritaire que la situation ne l'exigeait :

– Vous tenez la boutique jusqu'à ce que je revienne. Vous ne prenez aucune décision seul. Compris ?

– Compris, patron.

Gange démarra et s'arrêta quelques mètres plus loin pour laisser à sa coéquipière le temps de claquer sa portière.

– On rentre ?

– Tu n'as pas entendu le patron ?

L'incompréhension de la jeune brigadière clignotait sur son visage.

– Je ne pige pas, là ! Vous avez vu le gosse menotté, il avait du sang sur ses vêtements. Vu le nombre de collègues, il a dû tuer une ou plusieurs personnes. Et nous, on rentre à la maison ?

– Pour l'instant, il n'a tué personne. Tu as seulement vu du sang et des menottes.

– Tu sais très bien ce que je veux dire ! C'est une grosse affaire, ce truc, le patron ne se déplace pas pour rien !

– C'est sûrement une grosse affaire, mais elle n'est pas pour nous. Remets ta ceinture.

De mauvaise grâce, Sam obéit et se renfonça dans son siège. Il était un peu plus de dix heures du matin et le soleil recommençait à taper comme il l'avait fait durant les dix derniers jours. Gange comprenait

l'amertume de la jeune femme. À son âge, il aurait eu la même réaction. Elle avait passé et obtenu son diplôme de brigadière avec l'ambition de faire du terrain. Elle venait de voir la porte d'une grosse affaire s'entrouvrir, puis se refermer dans la seconde. C'était frustrant et il allait falloir du temps pour qu'elle l'accepte.

– Compris, patron, marmonna-t-elle juste assez fort pour que Gange entende.

– Tu veux dire quelque chose ?

– Vous lui avez léché les pompes !

– Si tu veux.

– C'est tout ce que ça vous fait ?

– On ne se tutoie plus ?

– Putain, Gange, j'étais super contente d'être tombée avec vous ! J'ai dévoré le bouquin de votre copine journaliste, j'ai lu tout ce que vous avez fait dans vos montagnes, la secte que vous avez démantelée, les notables et les politiciens véreux que vous avez fait tomber. Vous avez fait des trucs qu'on ne voit que dans les films, et là, vous vous couchez ! Et c'est sur ma pomme que ça tombe !

Gange la laissa se calmer et roula vers la tour de Guinette, vestige d'un château construit sous Philippe Auguste.

– On va où, là ?

– Prendre l'air et de la hauteur, deux choses dont tu as besoin en ce moment.

– Si c'est pour une leçon de morale, j'ai un père et deux oncles qui pensent que j'ai encore quinze ans.

Gange se gara au bout d'un parking qui dominait la ville.

– Descends !

Un instant, la jeune femme dut imaginer qu'il avait trouvé une ruse pour contourner l'interdiction du commissaire. Elle sortit de la voiture banalisée et le rejoignit sur le chemin qui grimpait vers la tour en ruine.

– Allez-y, je vous écoute ! fit-elle à nouveau excitée.

Gange monta jusqu'au pied de la tour où des touristes écoutaient sagement les explications d'un guide. Il passa assez près pour entendre qu'une certaine Indeburge, reine du Danemark, y fut maintenue prisonnière durant plusieurs années pour des raisons politiques. Il chercha un endroit tranquille pour s'asseoir et attendit que la brigadière s'asseye à ses côtés pour lui expliquer la situation.

– Qu'est-ce que tu as vu, tout à l'heure, rue des Barricades ?

– Une grosse affaire de meurtre comme on n’en a jamais connu ici.
Vous savez qui habitait là ?

– Non, et je ne sais pas s’il y a eu meurtre.

– Vous plaisantez ? Il y avait tout le commissariat !

– D’accord, il est probable qu’il y ait eu meurtre.

– Et un ado comme suspect !

– S’il y avait autant de monde, ça veut surtout dire qu’une équipe est déjà constituée pour s’en occuper.

– Et ?

– Et quoi ?

– Et comment on fait pour l’intégrer ? Vous avez bien une petite idée, c’est pour ça qu’on est montés ici, non ?

Gange trouva touchant le sourire naïf qu’elle affichait. Il comprenait ses attentes et son envie de bien faire, mais elle allait vite redescendre sur terre.

– Si j’avais voulu te parler en privé, je l’aurais fait dans la voiture.

Le ton était sec. Le sourire de la jeune femme s’évanouit aussitôt.

– Tu sais pourquoi on t’a collée avec moi ?

– Pour apprendre le métier !

– Non. On nous a mis tous les deux au placard.

– Quoi ?!

Gange la laissa digérer la nouvelle et consulta le message qui venait d’arriver sur son portable. C’était une photo de Marine, en pyjama, en train de sauter sur le trampoline du jardin. Datsun, le chiot qu’il avait ramené du Jura, était avec elle ; le cliché venait d’être pris à quelques centaines de mètres de là. Marine était chez sa mère, mais ce soir à dix-neuf heures, ce serait à lui de la garder pendant une semaine.

– C’est n’importe quoi ! Ça n’a aucun sens de me mettre au placard, je viens juste d’avoir mon diplôme !

– Si, ça en a. Tu es jeune, sans expérience et tu es une femme. Aux yeux de n’importe quel supérieur hiérarchique, tu remplis la case « emmerdements ».

– Bravo, la misogynie !

– C’est comme ça.

– Pour vous aussi ?

– Pour moi aussi. On t’a mise avec moi pour qu’il ne t’arrive rien. Et il ne t’arrivera rien parce qu’on ne nous donnera rien à faire.

Cette fois, il avait tout dit. Il lui avait brisé le moral pour la journée et probablement pour les semaines à venir, mais il valait mieux qu'elle soit au courant.

– Vous me testez, c'est ça, hein ?

– Comment ?

– Vous me testez ! Vous voulez savoir ce que j'ai dans le ventre et si je suis assez nunuche pour gober vos salades !

Gange se demanda à quel moment il avait merdé.

– Tout à l'heure, votre « compris, patron », ça m'a paru bizarre. Ce n'est pas votre genre de vous coucher comme ça. Je suis sûre que vous avez déjà trouvé un moyen de vous occuper de l'affaire.

Gange se leva et commença à redescendre vers la voiture. Sam se leva à son tour et lui emboîta le pas, gambadant dans la pente raide comme la gamine qu'elle croyait ne plus être.

– Je ne vais pas vous créer d'emmerdes. Je sais me tenir à ma place et j'ai confiance en vous. Vous êtes le boss, je vous écoute. Vous croyez que l'ado qu'on a vu a tué des gens ?

– Je n'en sais rien.

– Moi, ça m'étonnerait. Il n'avait pas une tête de tueur.

– Tu sais reconnaître un tueur ?

Elle dévala plusieurs mètres de pente pierreuse, puis s'arrêta pour l'attendre.

– Intuition féminine, ça vous va ?

Gange aurait voulu lui répondre que ça n'avait aucune valeur en matière criminelle, mais le souvenir d'Helena Medj, la journaliste avec qui il avait coopéré dans l'affaire de l'*Abbaye blanche*, l'en dissuada. L'intuition dont elle avait fait preuve aurait évité au capitaine Michelet de se faire attaquer par une meute de chiens, d'y perdre un œil, trois doigts, et de passer plusieurs mois en rééducation.

– Tu me tutoies ou tu me vouvoies, finalement ? demanda-t-il en arrivant à la voiture.

– Je te tutoie ! Bon, maintenant, tu me dis pourquoi on est montés ici ?

Gange ouvrit sa portière et réfléchit à ce qui avait pu le conduire à cet endroit.

– Il y a des arbres et c'est le coin le plus haut de la ville, j'imagine que ça doit me rappeler la montagne.

– J'espère que tu n'as pas ramené tes skis parce que c'est pas ici que tu vas t'éclater !